Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 81 (1993)

Heft: 2

Rubrik: Dossier

Autor: Ricci-Lempen, Silvia

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre Mère qui êtes aux cieux

La différence sexuelle concerne aussi la vie spirituelle. Les femmes réclament désormais la pleine reconnaissance de la part féminine du divin.

Interviews: **Brigitte Polonovski-Vauclair et Silvia Ricci-Lempen**
Rédaction du dossier:
Silvia Ricci-Lempen

«Les femmes ne sont pas Dieu. Les femmes ne sont pas *tout à fait* Dieu. Il leur manque très peu pour l'être. Il leur manque beaucoup moins qu'à l'homme. Les femmes sont la vie en tant que la vie est au plus près du rire de Dieu. (...) Parce que ce sont les hommes qui font les Eglises, il est inévitable que les Eglises se méfient des femmes, comme d'ailleurs elles se méfient de Dieu.»

Ces lignes écrites par un homme, l'écrivain français Christian Bobin, dans un livre récemment paru consacré à Saint François d'Assise[1], formulent l'hypothèse d'un accès privilégié des femmes au divin – accès qui serait immédiat, naturel, spontané, non entravé par les pesanteurs de la raison raisonnante masculine. Et, en même temps, elles renvoient à une réalité qui a été et est encore dans une plus ou moins grande mesure le fait de toutes les religions: l'exclusion des femmes de la gestion du domaine terrestre du sacré, accaparé par les hommes, détenteurs de tous les pouvoirs.

Terrain piégé

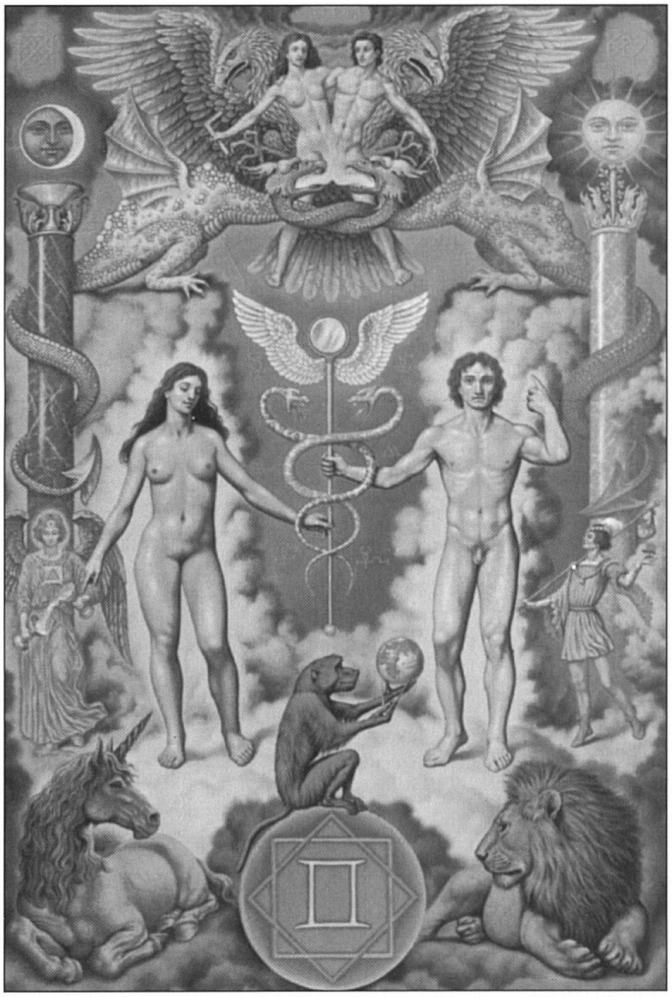
Comme le dit **Isabelle Graesslé,** pasteure, directrice du Centre protestant d'études à Genève et docteure en théologie, la question de la spiritualité féminine est «un terrain piégé». Piégé par la problématique de la différence qui traverse, on le sait, toute la réflexion féministe contemporaine.

Ainsi, beaucoup de femmes, en particulier dans les Eglises chrétiennes, revendiquent aujourd'hui une approche «holistique» de la vie spirituelle, caractérisée par un intérêt marqué pour le corps, l'exercice des sens, les éléments naturels, l'écologie et les cycles de vie, la dimension esthétique, les symboles. Leur démarche, issue de la conscience d'une spécificité féminine, vise néanmoins une transformation d'ensemble des traditions spirituelles au sein desquelles elles évoluent.

Mais, note la théologienne genevoise, le risque est grand que cette démarche se transforme en un instrument supplémentaire de marginalisation: il suffit de peu pour que les femmes, «décoratives et décoratrices», porteuses de beauté, se retrouvent cantonnées dans des rôles sympathiques mais mineurs, avec leurs bougies, leurs jolies nappes et leurs bouquets de fleurs...

Isabelle Graesslé met le doigt sur les effets pervers que peut avoir l'émergence, même librement voulue par les femmes, de la différence sexuelle dans la vie spirituelle. Cette différence nouvelle peut être utilisée par les systèmes religieux masculins aux mêmes fins de discrimination que la bonne vieille «nature féminine». Au nom de laquelle, pour prendre des exemples aussi hors des religions chrétiennes, la tradition juive orthodoxe exclut les femmes de certaines pratiques religieuses (naturellement plus réceptives à la vie spirituelle, elles auraient moins besoin de prier que les hommes!) et la tradition islamique leur interdit l'accès à certaines fonctions (comment pourraient-elles faire appliquer la loi de Dieu, elles dont la nature les porte à aimer et non à condamner?).

Ces exemples sont mentionnés respectivement par le rabbin Garaï, de Genève, et par Hafid Ouardiri, de la mosquée du Petit-Saconnex (voir encadrés).



La femme a-t-elle accès au divin? Dans la représentation ésotérique, le principe du dualisme universel est évident.

Le Christ n'est pas femme

On connaît, sur un autre registre, l'argument massue de l'Eglise catholique pour refuser l'ordination des femmes: le prêtre par excellence est le Christ lui-même, et le Christ était un homme... Oui, décidément, le maniement de la différence sexuelle dans

le champ religieux est plein d'embûches. Pour ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est-à-dire pour ne pas jeter la différence avec l'injustice, la seule voie qui s'ouvre aujourd'hui aux femmes croyantes, quelle que soit leur confession, semble bien être de réclamer haut et fort la pleine et entière reconnaissance de la bisexualité intrinsèque du divin.

Ce qu'il s'agit de montrer, en somme, c'est l'incomplétude radicale d'un Dieu réduit à sa part masculine. Isabelle Graesslé s'attache par exemple, dans un article intitulé «L'Esprit, une réponse à la féminité de Dieu»[2], à montrer les qualités à consonance féminine (quoique universellement extensibles à l'humain) du Saint-Esprit, principe créateur et maternel (au commencement du monde, l'esprit planait au-dessus des eaux), principe d'incarnation (l'esprit donné à Marie), etc.

Marie-Josèphe Lachat, directrice du Bureau de la condition féminine du Jura et catholique engagée, a entrepris il y a deux ans des études de théologie à l'Université de Strasbourg pour «tenter de retrouver le message authentique de libération adressé par l'Evangile aux femmes». Et pour elle aussi, ce qu'il faut primordialement rendre à la lumière, c'est la féminité de Dieu. Une image forte dans son itinéraire: celle du tableau de Rembrandt, *Le Retour de l'Enfant prodigue,* où Dieu est représenté avec une main d'homme et une main de femme.

Une femme imam? Oui, mais...

Pour **Hafid Ouardiri,** chargé des relations publiques de la mosquée du Petit-Saconnex, la spiritualité s'exprime indissociablement, pour l'être humain, à travers trois relations: celle avec son créateur, celle avec lui-même et celle avec les autres. Dans la religion islamique, ces trois relations ne nécessitent pas de médiation, de sorte que l'imam, contrairement aux ministres d'autres religions, ne revêt qu'un simple rôle de guide. Le problème de savoir si la femme peut servir de médiatrice entre les êtres humains et Dieu ne se pose donc pas en ces termes.

Il s'agit seulement de savoir si une femme peut acquérir suffisamment de sagesse et de connaissance pour devenir imam, et elle le peut, car la connaissance islamique est ouverte à tout le monde. S'il n'y a pas de prophétesse dans le Coran, il existe dans la tradition islamique des figures de femmes exemplaires en matière de spiritualité.

Une femme peut donc devenir imam... mais seulement dans des communautés de femmes! Si un homme est présent, c'est à lui que revient ce rôle. Interrogé sur les injustices qui frappent les femmes dans la loi islamique, notre interlocuteur explique que ces injustices résultent d'un parasitage par les hommes du message de Dieu.

Pas de rabbines en Israël

Le **rabbin Garaï** exerce sa fonction dans la communauté juive libérale de Genève. Il tient d'emblée à préciser qu'il s'exprime uniquement en son nom personnel et à faire la distinction entre les communautés libérales et les communautés orthodoxes. Dans ces dernières, les femmes ne peuvent pas devenir rabbines (il n'y a aucune femme rabbine en Israël), alors qu'il existe environ deux cents femmes rabbines de par le monde (dont une, depuis peu, en France).

A l'origine, les femmes étaient simplement dispensées de certaines pratiques, au cas où elles auraient été empêchées d'accomplir leurs devoirs religieux par leurs tâches familiales. Par la suite, la non-obligation est devenue interdiction, de sorte que dans les communautés orthodoxes modernes la ségrégation entre femmes et hommes est omniprésente. Elle se fonde sur le principe que la seule tâche religieuse de la femme est la transmission de la tradition au sein de la famille.

Une tradition où la femme n'a d'identité propre que si elle n'a aucun homme dans sa famille pour la représenter. Un exemple: en Israël, une femme peut devenir premier ministre, mais elle ne peut pas être témoin devant un tribunal rabbinique.

Dans les communautés libérales, les femmes ont désormais les mêmes droits et les mêmes devoirs que les hommes, elles peuvent monter à la Thora, porter un châle de prière, etc. Mais elles ne peuvent pas ne pas continuer à ressentir le poids d'une tradition d'où elles sont totalement absentes, où n'existe aucune femme mystique ou théologienne.

Dieu, ambivalence

Dieu, explique **Carl Keller,** ancien professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne et spécialiste de l'histoire des religions, a toujours deux faces: une face impersonnelle et une face personnelle. Or, la face personnelle de Dieu a toujours une structure bisexuée, dont la structure bisexuée de la vie est une expression. C'est une caractéristique commune à toutes les religions, y compris la religion chrétienne. Et Carl Keller, qui a publié récemment une étude sur le phénomène mystique[3], de citer les grands mystiques hommes du christianisme, par exemple Bernard de Clairvaux, pour qui l'union avec Dieu s'identifie à l'union avec une épouse, de même que pour les mystiques femmes elle s'identifie à l'union avec un époux.

Dieu peut aussi être perçu comme une mère, ainsi dans les vers de Tersteegen, un mystique réformé allemand du XVIIIe siècle: «Penser à Jésus/S'abandonner à Lui/Plonger en lui avec volupté/Se laisser conduire/Sans grognements ni regrets/Et boire comme un nourrisson à la poitrine de Jésus.» Pour le professeur lausannois, lui-même de confession réformée, qui qualifie l'occultation de la féminité de Dieu dans l'histoire des Eglises de «diabolique», la formulation «Notre Mère qui êtes aux cieux» est parfaitement légitime en doctrine chrétienne.

Et il est vrai que, comme le révèle le patient travail de relecture de la Bible entrepris notamment par les théologiennes féministes (voir article en p. 16), les images féminines de Dieu et l'impulsion libératoire qui en découle sont bel et bien présentes dans les textes sacrés judéo-chrétiens. Mais elles ont été si systématiquement et violemment occultées dans le message transmis historiquement par les Eglises que croyant-e-s et non croyant-e-s ne disposent pas d'autre référence que celle d'un Dieu **par essence** masculin: un Dieu auquel on s'adresse tous les dimanches dans tous les lieux de culte protestants et catholiques en l'appelant invariablement Père et Seigneur, un Dieu dont la toute-puissance évoque irrésistiblement le «sexe fort», un Dieu viril qui a fécondé Marie, et qui s'est incarné en un fils...

L'affaire des hommes

Cette masculinité agressive du Dieu chrétien, telle qu'elle se donne partout à voir dans l'enseignement, dans la liturgie et dans l'exercice de l'autorité spirituelle, tient-elle au fait que le christianisme met plus fortement l'accent que d'autres religions sur la face personnelle de Dieu? Il prêterait alors tout particulièrement le flanc à la contamination de l'image divine par la réalité socio-historique, qui a toujours été caractérisée par l'oppression des femmes.

On peut aussi supposer que l'importance accordée par la religion chrétienne à la connotation divine de la transcendance – Dieu est le «Tout-Autre» par rapport au monde – joue un rôle dans cette masculinisation. Car la transcendance, dans notre culture, c'est traditionnellement l'affaire des hommes: ce sont eux les maîtres de la verticalité, ce sont eux qui savent s'arracher par la force de l'esprit à l'horizontalité du naturel qui est le champ clos des femmes...

Oubli universel?

A la lumière de ces hypothèses se pose la question de savoir si d'autres religions, en particulier les religions orientales, n'offrent pas un cadre plus propice à la perception et

à la reconnaissance de la part de féminité de Dieu. Par exemple, le bouddhisme, religion par excellence immanentiste, où le monde de l'esprit n'est pas un monde séparé du monde réel habité par les femmes; religion par excellence impersonnelle, où n'existe pas la notion d'un créateur emblématique de la productivité masculine...

Pour Carl Keller, cette distinction n'est pas pertinente. Les religions orientales ne sont pas plus immanentistes que le christianisme, qui se réfère constamment à l'ubiquité de Dieu (à la présence de Dieu dans le monde); et symétriquement, l'altérité entre les phénomènes matériels et l'essence spirituelle est propre à toutes les religions, y compris le bouddhisme. Dans l'approche théologique comme expérience existentielle de Dieu en nous, la transcendance et l'immanence coexistent et s'identifient partout.

Dès lors, affirme Keller, l'oubli de la composante féminine du divin et l'exclusion plus ou moins marquée des femmes de la gestion du sacré ne sont pas des phénomènes fondamentalement différents d'une religion à l'autre; ils sont imputables, dans tous les cas, à des déterminismes psychosociologiques similaires, qu'il convient de combattre si l'on vise, idéalement, à faire de la société une émanation parfaite du divin.

Tout autre est la position de **Claude Levenson,** spécialiste de l'histoire et de la civilisation tibétaines et auteure de plusieurs livres sur le Dalaï-Lama. D'après elle, la notion de transcendance n'a pas du tout la même signification dans le bouddhisme que dans le christianisme. Pour les bouddhistes, le divin est **tout entier** dans le monde, et la vie spirituelle n'est que l'exercice d'un sixième sens qui nous permet de dépasser notre vision limitée de la réalité. La transcendance se vit donc au jour le jour: elle permet d'accomplir à un niveau supérieur des qualités humaines qui sont identiques à celles mises en œuvre dans la vie quotidienne. Entre la vie quotidienne et la pratique religieuse, il y a symbiose et non rupture.

Dans ces conditions, les femmes, responsables de la vie quotidienne, se trouvent plus que les hommes en prise directe avec le divin. Au reste, dans le bouddhisme tibétain, c'est le principe féminin qui est le principe actif. La «mère de tous les bouddhas» est l'origine de toutes les énergies. Il existe dans la tradition tibétaine des maîtres spirituels femmes, et les initiations féminines sont très prisées.

Dieu: une main de femme, une main d'homme. (Rembrandt, *Le Retour de l'Enfant prodigue*)

Pourtant, il n'y a jamais eu de Dalaï-Lama femme? «Pour le Dalaï-Lama actuel, il pourrait y en avoir.» Et l'écrivaine de conclure: «Les conditionnements sociaux se font sentir dans la religion tibétaine comme dans toutes les religions, mais la différence c'est qu'ici la marginalisation des femmes n'est pas inhérente à une doctrine.»

C'est pas moi, c'est elle

L'expérience mystique des femm constate Carl Keller, est souvent p immédiate, plus spontanée, moins int lectuelle que celle des hommes, elle lève de l'engagement total. Qu'il s'ag se des mystiques chrétiennes du Moy Age ou, par exemple, des mystiques n sulmanes, leurs visions ont une qual particulière de présence substantielle, matérialité.

Le mysticisme au féminin est au caractérisé par sa radicalité. Certai mystiques, chrétiennes mais aussi h douistes, demandent à Dieu de rendre laides afin de mieux pouvoir consacrer à lui.

Les hommes aussi cherchent parfoi se rendre méprisables aux yeux de la ciété, par exemple en se vêtant haillons. Mais dans la tradition chréti ne – et là ce n'est plus Carl Keller parle, c'est *Femmes suisses* qui met s grain de sel – ces messieurs préfèr généralement charger les femmes tous les maux pour s'encourager s'éloigner des joies du monde: voir gracieusetés proférées par certains Pè de l'Eglise à l'encontre de la femr «porte du diable» (Tertullien), être d «la conscience de sa propre nature doi elle seule engendrer la honte» (saint C ment d'Alexandrie), et dont les cares sont le plus sûr moyen de «détourn l'esprit de l'homme des sommets» (sa Augustin).

Claude Levenson établit un lien ent gestion de la vie quotidienne (ce que appelle en jargon féministe le travail d production) et l'accès au divin. Ce th est du reste présent, quoique dans une a perspective, également dans les propo Carl Keller, qui cite l'interprétation o nale que fait Maître Eckhart du célèbre sode évangélique de Marthe et de M (Luc 10, 38 à 42): pour le grand myst allemand, Marthe, qui vit le travail d production comme présence et œuvr Dieu, est beaucoup plus avancée dar vie spirituelle que Marie, qui se limite contemplation!

Voilà qui nous ramène à nos interr tions de départ sur les aspects positif négatifs de la revendication de la différ sexuelle en matière de spiritualité. enfin – question naïve – si Marthe o mère de famille tibétaine se voient re naître un privilège dans l'accès au di qu'attendent les hommes chrétiens et b dhistes pour se mettre à faire le ménage

[1] Christian Bobin, *Le Très-Bas,* Gallimard, 132 p.

[2] in *Bulletin du Centre protestant d'études* vembre 1992, pp. 13 à 16.

[3] Carl A. Keller, *Approche de la Mystique*, Ed vertures, Le Mont-sur-Lausanne, 1989, 2 vol.

Travailler du dedans...

On peut critiquer les Eglises misogynes et néanmoins ne pas les rejeter. Témoignages.

Marie-Josèphe Lachat.

Elle est catholique, croyante et pratiquante depuis toujours. Elle est aussi féministe et socialement engagée. Pour elle, les deux choses vont ensemble. «Le message originel de libération de l'Evangile, y compris à l'égard des femmes, est le noyau de ma foi», dit **Marie-Josèphe Lachat,** directrice du Bureau de la condition féminine du Jura.

Si elle a entrepris depuis deux ans des études de théologie par correspondance à l'Université de Strasbourg, c'est pour faire plus explicitement la jonction entre ses deux engagements.

«Ce sont les femmes qui portent l'Eglise, je veux travailler à leur prise de conscience.» Sans sortir de l'institution, au contraire: «Le message fondamental du christianisme a été distordu, mais sans l'Eglise qui porte ce message, il n'y a plus de message du tout.»

Les textes indiquent la masculinité de Dieu, l'infériorité des femmes? «Pour moi, Dieu ne peut pas avoir dit autre chose que l'égalité. A partir de là, revoyons les textes!»

Comment réagit cette militante de l'égalité, concrète et spirituelle, à la morale sexuelle de l'Eglise catholique, dont l'excellent livre d'Uta Ranke-Heinemann* a montré l'inspiration misogyne et mortifère? «C'est une morale qui est à côté de la vie, et qui me met très mal à l'aise. Mais je suis certaine que l'Eglise va évoluer.» Et de citer Gamaliel (Actes des Apôtres, 5, 38 et 39): «Car si cette entreprise ou cette œuvre vient des hommes, elle sera détruite, mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire.»

A propos de l'interdiction du sacerdoce féminin, elle lance: «C'est nier une partie de Dieu que de le faire représenter uniquement par des hommes!» Pourtant, elle participe aux célébrations liturgiques, où seuls les hommes ont le droit de prêcher? «Oui, mais je préfère les séminaires aux sermons! Dans les séminaires, tout le monde est sur un pied d'égalité.»

Le mot de la fin: «Cette Eglise qui parfois me révolte mérite encore d'être sauvée.»

Isabelle Graesslé, théologienne féministe, est une personnalité reconnue de la recherche théologique protestante. Pasteure et directrice du Centre protestant d'études à Genève, elle estime être au bénéfice des mêmes droits et astreinte aux mêmes devoirs que les théologiens hommes. Pourtant, note-t-elle, en théologie comme ailleurs, «une femme doit toujours être la meilleure, et faire preuve d'une extrême polyvalence». Pour cela, il faut beaucoup lire, beaucoup étudier, et les femmes n'ont tout simplement pas le temps!

Il ne faut pas chercher plus loin la raison pour laquelle elles écrivent peu de livres.... Souvent, elles ne sont pas prises au sérieux. Beaucoup baissent les bras, aussi par refus d'entrer dans les structures.

La théologie féministe est-elle une forme de théologie parmi tant d'autres, ou une lame de fond qui va révolutionner la raison théologique tout entière? La question, qui se pose avec acuité notamment au Canada, du fait de l'extraordinaire développement de la recherche féministe dans ce pays, reste pour l'instant ouverte...

Si Marie-Josèphe Lachat se distancie de la morale sexuelle de l'Eglise catholique, qui érige la virginité et la chasteté en vertus suprêmes, Isabelle Graesslé jette, elle, un regard critique sur la «conjugalité obliga-

Claire Bretécher, ***La vie passionnée de Thérèse d'Avila.***

toire» instaurée par la Réforme. Les saintes et les mères abbesses du Moyen Age, dit-elle, en sortant du modèle conjugal classique, se sont fait reconnaître dans une cer-

Isabelle Graesslé.

taine mesure comme les égales des hommes, tandis que le puritanisme protestant a enfermé les femmes dans un rôle très réducteur de gardiennes du désir mauvais des hommes.

Elle aussi, cependant, croit en la possibilité d'une évolution positive amorcée avec l'accès des femmes au pastorat. La devise de l'Eglise protestante n'est-elle pas: «Ecclesia reformata semper reformanda» (L'Eglise réformée est toujours à réformer)?

Isabelle Graesslé est l'une des conférencières du cours Violence: regards de la théologie féministe organisé cet hiver (du 19 janvier au 9 mars) par la Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève.

Elle s'exprimera le 2 mars en compagnie de Denise Jornod. Les cours ont lieu le mardi de 16 h 15 à 18 h, à la salle B 108 Uni Bastions.

Le 24 février, à 20 h 30, conférence d'Olivette Genest, professeure d'exégèse à la Faculté de théologie de Montréal.

* Uta Ranke-Heinemann, *Des Eunuques pour le Royaume des Cieux*, Ed. Robert Laffont, 1990, 408 p.

Vient de paraître:
La Bible et l'Histoire au féminin, dont FS aura l'occasion de parler dans un prochain numéro, **Lucie Bollens,** Editions Métropolis, 1992, 345 pages.

Femmes et théologies

Le Centre universitaire protestant organise,
les lundis 1er, 8, 15 et 22 mars,
un séminaire intitulé

Femmes et théologies,
les nouvelles tentations,

avec la participation d'Isabelle Graesslé, Dominique Roulin et Francine Dubuis, pasteures, Marga Bührig, Nicole Fischer et Laurence Mottier, théologiennes, Eliane Perrin, sociologue, et Jeanne Pache, laïque.

Pour tout contact:
Isabelle Graesslé, téléphone (022) 311 42 02 ou (022) 344 93 62.

... ou du dehors

«Dieu n'existe pas, mais le chemin pour le découvrir est magnifique.» L'aspiration à une vie spirituelle n'est pas que le fait des croyant-e-s, et «les Eglises n'ont pas le monopole de l'amour et de la compassion». Yvette Théraulaz, comédienne et chanteuse, se situe, elle, en dehors de toutes les Eglises, en dehors aussi de toute croyance en un au-delà, de toute illusion d'éternité.

Yvette Théraulaz: passionnée par la vie des saints.

Mais elle parle elle aussi de son chemin spirituel, à travers lequel elle cherche, tout simplement, dit-elle, à devenir un être humain.

«La spiritualité, c'est la conscience des choses. La réalité n'existe pas, c'est notre regard qui la fait. Nous devons nettoyer notre regard. Le rendre attentif et disponible aux autres, à l'inattendu, au merveilleux.» Un merveilleux qui n'est pas ailleurs que dans le quotidien. La spiritualité, c'est aussi la critique de notre société individualiste, l'engagement pour plus de solidarité.

C'est dans cette perspective qu'Yvette Théraulaz aborde la question de la différence sexuelle dans la vie spirituelle: «Les femmes se cachent souvent à elles-mêmes leur propre violence.

Bonnes et généreuses, certes, elles le sont, mais elles peuvent être aussi xénophobes, racistes.

Voir cette réalité, l'accepter, c'est aller dans le sens de la vie, dans le sens d'une sainteté qui n'a rien à voir avec la religion.»

Le «grand bazar spirituel» de notre époque ne séduit pas l'artiste, qui accorde un grand prix à la démarche solitaire.

En revanche, la vie des saints la passionne, l'amène à s'interroger sur des notions comme la grâce, comme le don de soi. «Je suis fascinée par les personnes qui vivent dans le silence consacré à Dieu. Lumière des visages, mystère.

La vérité n'est pas plus dans la rationalité que dans la rentabilité.»

Voyons, que dit la Bible?

Les théologiennes féministes relisent les textes: quelques exemples.

Dans la Genèse il existe, l'un à côté de l'autre, deux récits de la création des êtres humains. Le deuxième est celui que tout le monde connaît, et auquel on s'est abondamment référé au cours des siècles pour prouver l'infériorité de la femme dans le dessein de Dieu: c'est la fameuse histoire de la côte d'Adam. Dans le premier, il est écrit: «Ainsi Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. Il créa un homme et une femme» (selon certaines traductions: «Homme et femme il le créa»). Mais ce premier récit est beaucoup moins connu...

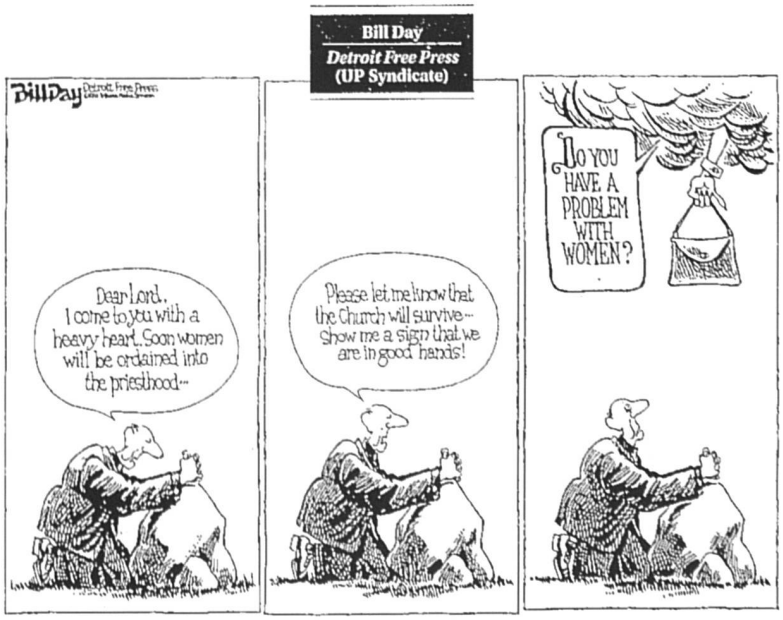
Dieu la Mère

Attirer l'attention sur les passages de la Bible occultés par la tradition patriarcale est l'une des principales démarches de la théologie féministe. Qu'il s'agisse de la reconnaissance de l'égale dignité des femmes et des hommes ou de celle de la part du féminin inhérente au divin, il suffit de chercher pour trouver, même dans les traductions courantes. Ainsi, dans Esaïe 49, 14 et 15: «Sion avait dit: l'Eternel m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. La femme peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles?»

Ici, Dieu est présenté, non comme un père qui juge, mais comme une mère tendre et compatissante. De même, dans le Psaume 131, le Psalmiste repose auprès de Dieu «comme l'enfant sevré dort tranquille auprès de sa mère». Dans d'autres passages, c'est à une retraduction du texte que recourent les chercheuses. Pour Osée 11, 3, la Bible synodale utilisée dans le canton de Vaud donne (c'est Dieu qui reproche son ingratitude à Israël): «C'est moi qui guidais les pas d'Ephraïm, en le soutenant par les bras.» La théologienne féministe allemande Schüngel-Straumann traduit: «C'est pourtant moi qui avais allaité Ephraïm en le prenant dans les bras». La différence, on en conviendra, est de taille.

Textes occultés

Exhumer des textes qui avaient été oubliés ou volontairement laissés de côté, réinventer le sens d'autres textes connus... tout cela est bel et bon. Pourtant, il est impossible de nier que la Bible foisonne de passages misogynes qui consacrent l'oppression des femmes. Dans ces cas-là, les théologiennes féministes recourent à une troisième démarche, la mise en perspective historique.



"Cher Seigneur, je viens à Toi le cœur lourd.
Bientôt les femmes seront ordonnées prêtres... Dis-moi que l'Eglise survivra...
envoie moi un signe montrant que nous sommes entre de bonnes mains !
– Tu as un problème avec les femmes ?"

Exemple archiclassique: saint Paul. «Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme, de même que le Christ est le chef de l'Eglise...» Ce passage de l'épître aux Ephésiens 85, 22 et 23 a fait dresser les cheveux sur la tête de générations de féministes. (Il a aussi fourni, entre parenthèses, il n'y a pas si longtemps de cela, un solide argument à certains opposants au nouveau droit matrimonial!) Ici, et dans les passages similaires, une seule parade est possible pour celles qui veulent continuer à se référer à la Bible comme à un texte sacré: faire valoir que même un texte sacré est par la force des choses soumis aux déterminismes sociaux de l'époque où il a été écrit.

Certain-e-s font également observer que saint Paul ne se limite pas à prôner la soumission des femmes; il demande, parallèlement, aux hommes d'aimer leurs femmes «comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle», donc jusqu'à la mort (Epître aux Ephésiens, 5, 25). Il s'agirait donc de faire la part des mœurs du temps sans oublier le message d'amour réciproque transmis par saint Paul, message qui serait, lui, fondamentalement chrétien.

Réhabilitées par Jésus

Mais l'argumentation principale de beaucoup de théologiennes féministes tourne autour de la remise en lumière du message de libération adressé aux femmes par Jésus. Jésus qui s'est arrêté près du puits pour parler avec la Samaritaine (Jean, 4), dans une société où les hommes n'adressaient pas la parole aux femmes; Jésus qui a annoncé sa résurrection à des femmes (récit que l'on trouve, avec des variantes, dans les quatre Evangiles), dans une société où le témoignage des femmes n'était pas recevable...

Cela pour celles qui pensent que le jeu en vaut la chandelle, c'est-à-dire qu'il vaut la peine de réconcilier féminisme et christianisme. Pour les autres, pour celles qui pensent que la connotation patriarcale du christianisme est irrémédiable, la spiritualité au féminin reste à vivre sous d'autres formes, peut-être à inventer.